

## **Désolé, je ne veux pas !**

Céline Cyr

---

Numéro 75, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5706ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Cyr, C. (2007). Désolé, je ne veux pas ! *Brèves littéraires*, (75), 46–48.

## Désolé, je ne veux pas !

Pas aujourd'hui. Ce dernier dimanche d'août annonce déjà la fin de l'été. Mes fils viennent souper et je ne suis pas prête à les recevoir. Il me reste un peu de ménage, du rangement, la table à dresser. Je n'ai pas terminé le lavage, le séchage non plus. Impossible de partir entre deux brassées. Ce ne serait pas responsable de laisser ces tâches aux autres. J'ai aussi des courses à faire avant la rentrée puisqu'il y a mon plus jeune qui commence ses cours à l'université dans quelques semaines. Mes petits devenus grands. Ma couvée vole maintenant de ses propres ailes, barbouille le ciel de ses projets et de ses rêves. Moi, je reste au sol, j'applaudis ses prouesses. Combien de temps encore ?

Non, ce n'est pas le moment idéal aujourd'hui. Il pleut depuis le matin. Le ciel est gris, le temps froid. Trop brumeux pour avoir envie d'aller où que ce soit. Que ferais-je seule là-bas ? Je ne cesse de vouloir ajourner ce voyage même s'il m'encombre le cœur. Je préfère demeurer à la maison. Qui donc plierait tous ces vêtements et les rangerait si je n'étais pas là ?

Il ne faudrait pas que ce soit en octobre quand les arbres mettent leurs robes d'automne bariolées. Assister au départ des oies blanches est un plaisir que je ne saurais rater. Et puis, je réserve la fin de semaine de l'Action de Grâce à mes amies. Nous louons une maison à la campagne. Devant le feu de foyer, nous nous collons les unes aux autres, nous buvons du rouge, nous racontons des histoires qui nous gardent éveillées tard dans la nuit. Nous rions, nous pleurons parfois. Cette année, j'ai promis d'apporter le pâté au saumon avec mon ketchup aux fruits maison. Il faut que je sois là-bas, avec elles. Que ferais-je sans elles ? Et, quand je me sens prétentieuse, je me demande ce qu'elles feraient sans moi.

Pas en hiver. Il y a trop de jours où le froid est si mordant qu'il est préférable de ne pas mettre le nez dehors. Trop de jours où les tempêtes s'amuse à bloquer toutes les issues et me gardent, en dedans, au chaud, prisonnière. Trop de jours où la neige, pure et craquante, m'invite dans les sentiers de raquette. Ne parlons pas du temps des fêtes ! Je pourrais confier tous les achats de Noël à mon homme. Il accepterait seulement pour me faire plaisir, mais il déteste le magasinage et m'en voudrait de lui imposer cette corvée. J'attends beaucoup de visite le 25 décembre. Je ferais une hôtesse bien impolie si j'abandonnais ma famille et mes amis pendant une partie de cartes, au milieu d'une chanson ou d'une bouteille de rhum. Mes frères cesseraient de chanter, mes sœurs de rire. Et mes fils ? Comment prendraient-ils mon départ ?

J'y consentirais peut-être au début du printemps. Je me sens triste juste avant le dégel et la débâcle. J'en ai assez des bancs de neige et du froid. La mélancolie m'assaille. Mais ce n'est que passager. Je reviens à moi au fur et à mesure que les jours allongent. Et mon homme sait bien me consoler de ma déprime de mars. Mon homme, le centre de ma vie, mon pilier, mon ange berceur. Quand il me prend dans ses bras, ma déprime passe, elle fond comme une vieille neige molle. Ensuite, faudra voir les fleurs éclore. Faudra voir les bourgeons éclater de partout, tacher de vert le ciel bleu devant ma fenêtre. Faudra voir les moineaux et les hirondelles fabriquer leurs nids. Faudra ouvrir grand les fenêtres, sentir le vent frais, chargé de résurrections. À la fin du printemps, je me sentirai mieux et j'aurai l'énergie pour faire de nouveaux semis dans les plates-bandes. En avril, c'est l'anniversaire de mon deuxième fils. Mon absence, même justifiée, le peinerait beaucoup. Après, ce sera le retour des oies blanches, la fête des mères, le temps des lilas, les fraises des champs...

Je refuse que ce soit pendant les vacances d'été. Mon homme a seulement trois semaines de congé et les gâcher de cette manière serait impardonnable. Nous projetons d'aller en Italie, visiter Rome, Florence, Venise... L'itinéraire est presque tracé. Les enfants m'ont promis de s'occuper de la maison et de la chienne. Au retour, il y aura la canicule. J'aurai trop chaud pour aller où que ce soit. Je resterai dans mon hamac à boire de la limonade.

Il a cessé de pleuvoir. Le temps s'est éclairci. Le repas était excellent, mes fils d'humeur étale. Nous avons parlé de tout et de rien. De rien surtout. Mes garçons sont rentrés chacun chez eux. Mon homme est parti marcher avec la chienne. C'est un de ces soirs où le ciel a rougi de bonheur dans le fleuve frissonnant. Il y a maintenant la lune, perchée haut dans le ciel, avec sa brassée d'étoiles autour d'elle. Et moi, je suis là, enveloppée de noirceur. Tantôt, mon homme va rentrer, allumer la lampe pour éclairer ma nuit. Je m'assoierai dans mon fauteuil près de la fenêtre, avec le roman que j'ai commencé hier. La chienne, épuisée, va se coucher à mes pieds et s'endormir. Comme j'en suis seulement au deuxième chapitre, impossible de m'arrêter maintenant, sinon je ne saurai jamais la fin de l'histoire.

Très tard, le plus tard possible, j'irai me mettre au lit. Avant de fermer les yeux, je vais espérer que quelqu'un, quelque part, trouve vite un remède à ce cancer qui me ronge et s'acharne à vouloir rompre, malgré moi, le fil de mes jours. Même si mon espérance de vie rapetisse aussi vite que la maladie progresse, je veux me réveiller encore demain. Pour voir si l'aube sera laiteuse ou dorée, sombre ou lumineuse. Pour vivre un autre jour.

Désolé, je ne veux pas mourir.